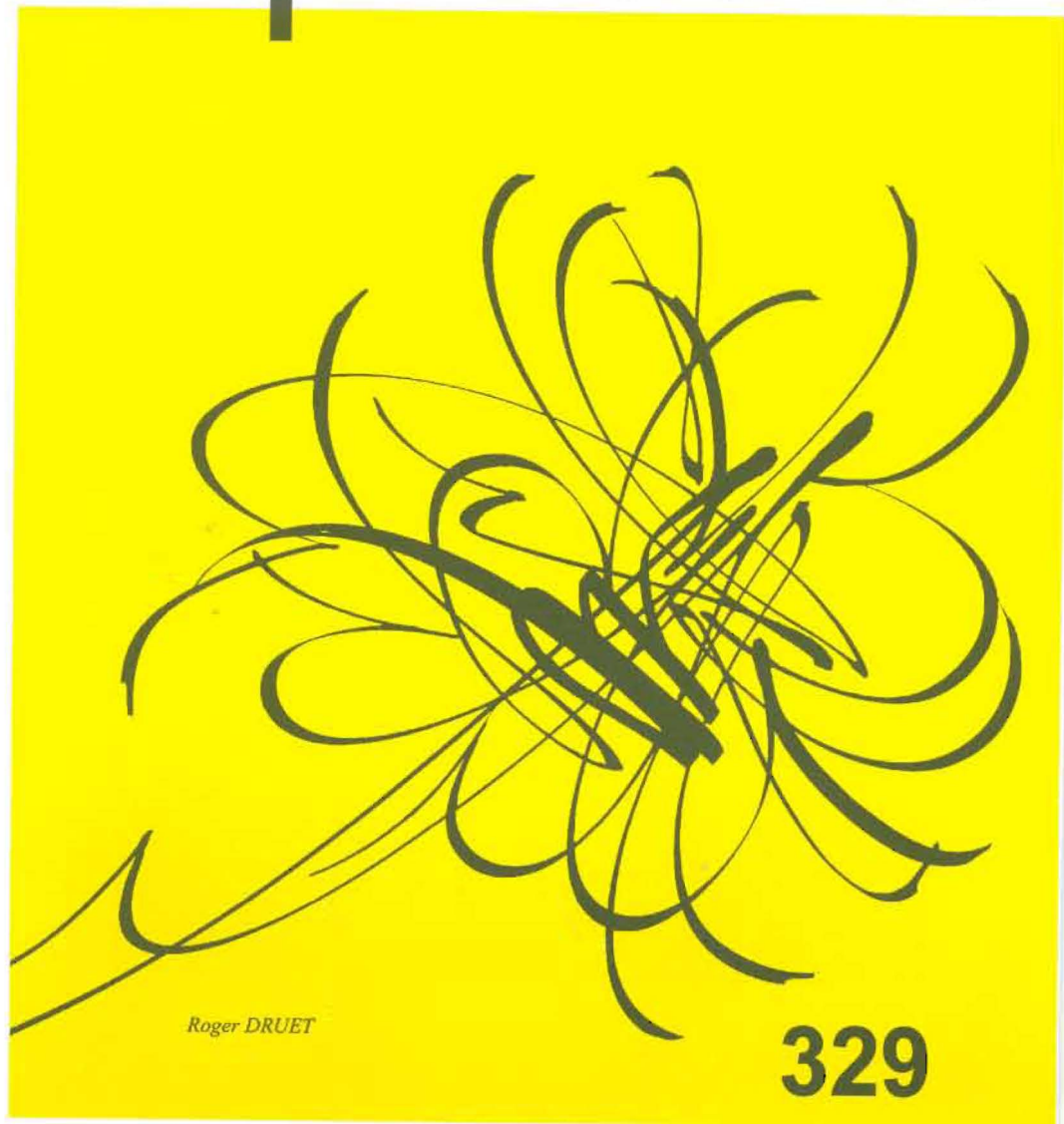


revue indépendante

SYNDICAT DES JOURNALISTES ET ECRIVAINS



Roger DRUET

329

CENT SOIXANTE - DIXIÈME ANNÉE



Avril - Mai - Juin 2011

VIVRE L'ÉCRITURE



**Rencontré par
Jeannine-Julienne Braquier**

*La Revue Indépendante a rencontré **Roger Druet**, graphiste, typographe, peintre, calligraphe et enseignant, qui livre, ici, les bonheurs que la passion de la Lettre lui a procurés, dans une recherche constante de la perfection, perfection qu'il a atteinte à son plus haut niveau ; ses créations sont reconnues dans le monde entier.*

Revue Indépendante (R.I.) : dans quelles circonstances l'intérêt pour l'écriture est-il né chez vous pour se muer ensuite en passion ?

Roger Druet (R. D.)

Tout d'abord, je dois faire état de ce qui a engagé mon existence pour la dédier à l'écriture. Pendant près de soixante années, un enjeu s'est constamment instauré dans l'équilibre entre le dessin et le caractère d'imprimerie. Cet équilibre repose sur trois points : la pratique, la transmission et la création.

L'apprentissage du métier

Après les années sombres de la Seconde Guerre mondiale, le manque d'infrastructures a guidé mes pas vers les musées qui furent le sédiment de ma culture artistique. Au musée des Arts Décoratifs, je fais la rencontre d'un conférencier qui m'explique le rayonnement de l'art à chaque grande période. Etant nourri par cette visualisation dans l'espace et le temps, le métier d'architecte me semble la voie royale à suivre : Palladio avec ses constructions vénitiennes, Piranesi pour ses gravures d'architecture, Pacioli qui a adapté le caractère à la dimension humaine.

Pour moi, ce qui m'a appelé vers le livre est justement cette architecture, que l'on retrouve dans les pages de titres de livres de la Renaissance, Le Songe de Poliphile, 1510, d'Alde Manuce (imprimeur vénitien).

Mes études classiques sont suivies d'études à l'École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris puis à l'École Nationale Supérieure des Arts Appliqués. Je rends hommage, ici, à mes professeurs qui nous communiquaient leur savoir avec une grande générosité, ce fut un enrichissement historique, musical et géographique. Leur vue créative m'avait enthousiasmé : l'élégance des tissus de Paule Marrot, les sièges du designer Sognot, les sculptures de Wlérick, auteur de la statue équestre du Maréchal Foch place du Trocadéro (j'avais compris toute la plastique et le volume). Jacques Zwobada, sculpteur, animait ses cours de dessin par la littérature et la musique.

La beauté d'un texte, qu'il soit typographique ou calligraphié, est l'endroit où se trouve le point sur lequel s'équilibre l'ensemble. RD

ERATO

Découvrant les gravures à l'eau forte, la taille douce, la lithographie, je fus enchanté par les virtuosités des tracés issus de la plume, du calame, du stylet. Ma vie était choisie. Je m'y épanouirai. *(L'allégresse de l'écriture).*

Stimulé par ces maîtres, je commence à travailler chez moi. Après avoir exposé mes travaux dans des Salons, en particulier celui de l'imagerie qui me permit d'obtenir le premier prix pour le logo « Roger & Gallet ». Pour créer cette marque de parfumeur, je m'inspire de la fleur d'oranger, ce qui explique la présence de l'arbre. Pendant quelque temps, je travaillais au Figaro où je faisais des mises en page.

Lors du rassemblement international du Scoutisme, le Jamboree, je suis remarqué par Charles Peignot qui me sollicite pour entrer en 1947 dans son studio, issu de la fusion avec Deberny en 1900, propriétaire de la fonderie éponyme. Deberny connu des revers de trésorerie au 19^e siècle. La reprise de l'affaire par Peignot redonna à cette dernière une dynamique dans la création du caractère.

Dans cette maison, le rythme de travail est très soutenu et je plonge littéralement dans la richesse des albums typographiques. Ce fut mon baptême de lettres qui m'ouvrit l'immense possibilité dans la composition. Les Peignot sont les premiers à intégrer l'art de la lettre typographique dans l'Art Décoratif avec le Grasset, l'Auriol et les Cochin. L'Auriol, par exemple, est la fleur du Modern Style : la lettre devient végétale, à l'image de l'architecture de Paul Guimard et de ses bouches de Métro. Trois caractères marquèrent cette Maison, avant l'arrivée des photocomposeuses : le Garamont, le Bifur et le Peignot.

Le Garamont, dont les sources avaient disparu, est rajeuni, adapté aux techniques modernes. Cassandre, créateur de génie de cette maison, grâce au Bifur et au Peignot, me donne le goût de la composition typographique. Le Bifur définit l'essentiel du lisible, tout en restant un caractère de Titre. Quant au Peignot, c'est une nouvelle vision graphique, par ses bas-de-casse, dérivé de la Capitale. Grâce à ce caractère, mes compositions d'annonces, de pochettes de disques, ont plus de contraste. Le Peignot jouant avec les trois graisses (1), offrant au compositeur une nuance de gris, contrebalancé par la blondeur de l'œil de la lettre (2).

L'invention des composeuses électroniques, à la fin des années 50, change le travail, je vois Adrian Frütiger arriver chez Deberny. Sa mission sera de créer un ensemble de caractères adaptés à ces nouvelles techniques, dont l'Univers avec ses 23 variantes et le Méridien. C'est la mort de Gutenberg, avait dit Maximilien Vox, théoricien et historien de la lettre et de la typographie française. « ...La leçon d'écriture qu'il nous donne maintient la grâce des boucles et arrondis volant dans l'espace, entrevoyant une liberté profonde qui l'obsède ... ». *(Michel Sicard).*

Par la suite, je travaille en agence, chez Aljanvic. C'était une véritable fête car cette agence avait comme budgets essentiellement des festivités : Lanvin, les Fêtes de Paris ; Le Bal des petits lits blancs ; Dop Dop, La Kermesse aux étoiles, Lip, Philips. Le dynamisme de cette agence était remarquable, la diversité des demandes oblige à être créatif dans un grand esprit d'équipe, sans compter ses heures.

Le blanc du papier, le vide est aussi important, sinon plus que le plein, car il permet la respiration de la composition. Comme en Typographie l'œil de la lettre, sa graisse ordonne la lisibilité, la « couleur » d'un texte, c'est-à-dire sa respiration. RD

EUTERPE

POLYMNIE

J'étais graphiste et je rencontrais directement les clients, afin de mieux cerner leurs souhaits ; j'avais eu l'occasion de rencontrer Joséphine Baker pour élaborer une pochette de disque. Dans les années 60, le caractère le plus employé était le Vendôme, pour son élégant empattement caractéristique de la Fonderie Olive à Marseille, dont Roger Excoffon fut le dessinateur.

Contrairement à Peignot où je me retrouve avec des techniciens de la Lettre, chez Aljanvic, je suis avec des passionnés de la création publicitaire. Ce fut une joie de travailler avec Jacques Nathan, Villemot, Savignac (qui réalisait les couvertures, et je faisais le reste), Paul et Jean Colin, Raymond Gid. A cette époque, la sortie d'une affiche avait un retentissement national (La Vache Monsavon, la Pointe Bic, Cinzano et son Zèbre).

Puis je me mets à mon compte, en créant mon studio de dessin Publicité Edition. Je reçois des commandes de l'Agence Langelaan & Cerf qui a comme budgets, Contrex-Perrier, B.P., Butagaz, etc. Parallèlement à cette sous-traitance, je suis directement contacté par Dior, Saint-Laurent, pour la création d'alphabets à apposer sur les accessoires de mode. L'essentiel de mon temps était occupé par les publications de la Foire de Paris ; c'est ainsi que je rencontre les Editions Kister à Genève dont je deviens le directeur artistique. Je me vois alors confier la création complète de collections de livres encyclopédiques, étant constamment entre Paris et Genève. Les thèmes de ces collections seront entre autres, la Musique, l'Anthologie de la musique espagnole, le Sport, le Yachting, l'Ere atomique, etc. Le travail se structure entre Bâle (photogravure Schwitter), Lausanne (Héliographia), Offset à Schaffhouse et les Imprimeries Genevoises pour la typographie. Le caractère courant, dit « de labeur », était fréquemment utilisé dans les années 70, c'était en réalité le Times New Roman. « ...Il est dans un système d'une pureté absolue ... » (Michel Sicard).

Cassandra me rappela et me proposa de faire les programmes du Festival d'Aix-en-Provence : il faut exécuter le montage de la campagne de publicité, la mise en composition et les pochettes de disques. J'eus l'occasion de côtoyer de nombreux artistes comme Derain, Cocteau, Masson, Balthus et surtout le peintre Prassinos pour son écriture picturale. Ce fut un élan vers ma propre peinture. Ce peintre fut le premier à m'encourager dans ma propre expression. C'est à ce moment-là que je commençais à prendre une certaine liberté avec la graphie de la lettre. Durant le Festival d'Aix, j'eus la responsabilité de la couverture du disque et autres dépliants pour le Don Giovanni de Mozart, ce qui me mit en relation avec Pathé-Marconi. Quant à Cassandra, il avait la charge des décors, des costumes de théâtre. Cassandra était craint pour son attitude assez froide et distante, mais il s'est toujours montré très chaleureux avec moi au travail.

Il s'agit bien sûr, de faire œuvre de beauté au même titre que par la peinture ou la poésie, mais aussi d'accéder à une véritable discipline spirituelle à force d'entraînements quotidiens à travers lesquels l'artiste aspire à une expression plus juste de sa personnalité et une plus grande communion avec l'univers (Les systèmes d'écriture, ouvrage collectif).

Cette recherche scripturale, reflet de notre dynamique du moment n'est-elle pas la trame de notre vie, par le rythme, l'accélération ou le ralenti dans notre respiration.
RD

Quand j'écris à la main, ce n'est pas seulement une ligne que je promène ; c'est une surface que j'habite, un champ que je cultive, une tapisserie que je noue ; et comme une tapisserie ou un champ, ce n'est pas seulement une surface, même roulée dans un volume, même feuilletée dans un livre, c'est toute une organisation de poussées, de pesées, d'élans RD

Le nom des MUSES, illustrant chaque page de cet entretien, a été calligraphié à la plume, en Capitales Romaines, par Roger Druet.

Reconnu pour mes créations, je fus sollicité pour entreprendre des interventions. Le désir d'enseigner fait peu à peu son chemin. Cela sera une étape passionnante dans ma vie : c'est ainsi que j'envisageais la transmission de mon savoir avec la parution, au fil du temps, de 17 ouvrages, l'enseignement aux étudiants, conjointement avec la production de calligraphies, de timbres, de tapisseries réalisées sur métier Aubusson et de livres d'artistes. Après avoir été l'élève de René Henri Munsch et de Cassandre, j'allais à mon tour devoir témoigner de mes acquis.

R.I. : comment avez-vous franchi ce cap qui vous a fait passer le l'atelier à l'enseignement ?

De la transmission à la production

R. D. : Avant l'existence du caractère, il y a le dessin, ce qui me fait rechercher la cursivité de l'écriture, son souffle.

Un ami, ancien professeur des Arts Appliqués, m'informant qu'il y avait un poste à pourvoir dans cette école, je me présente et réussis le concours.

La fonction de professeur d'art graphique est un défi pour moi, mais j'ai la chance d'avoir des étudiants déjà matures. A l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués où je suis donc chargé de cours, les élèves sont confrontés à des techniques très diverses, à l'image de mon propre parcours.

A chaque printemps, j'organise des voyages au cœur des villes les plus créatives, dans les entreprises et grandes Agences de Munich, Offenbach, Bâle, Amsterdam, Milan, Florence... A cette époque, les professeurs créent eux-mêmes leurs référentiels, ce qui me permet de faire intervenir les personnes les plus compétentes du métier. Je travaille alors sur le rapprochement des écritures manuscrites et typographiques, période décisive dans mon travail personnel et dans mes publications. Dans toute composition, qu'elle soit écrite, visuelle ou plastique, on joue toujours sur trois forces : une majeure, une mineure et une moyenne... C'est cet équilibre qui donne l'harmonie à une composition.

Reconnu pour mes créations, je suis sollicité pour prendre part à des interventions et organiser des stages, aussi bien en France, qu'en Italie et en Belgique. Mais ce sont les séminaires américains de Santa Clara (avec Jenny Groat) et allemands à Offenbach qui me marquent le plus, grâce aux rencontres d'artistes co-animateurs, tels que mon ami Hermann Zapf, Höfer et Gottfried Pott.

Mes cours, séminaires et publications ont un retentissement et je suis appelé pour une série d'émissions à France-Culture, puis par l'Unesco pour faire une synthèse de la Lettre, traduite en 27 langues. J'ai également été invité au Japon où j'ai fait des démonstrations d'écriture latine.

« ...Roger Druet lance ses vagues d'encre à l'assaut de nouveaux rivages, à la conquête de nouveaux mondes industriels et amoureux » (Michel Butor in L'Allégresse de l'écriture de Roger Druet).

Je fais aussi partie des « Compagnons de Lure » depuis 1958 : cette association est basée sur le reflet de l'écriture typographique ou manuscrite. C'est grâce à cette appartenance que j'ai travaillé avec les amis de Giono pour un ouvrage sur ses poèmes. L'Association des Rencontres internationales de Lure organise des rencontres d'été en Haute-Provence, des rendez-vous à Paris..., s'appuyant sur une culture patrimoniale de l'écriture et de l'image.

On peut inventer la pression d'une lettre. Il y a une jouissance à travers la panse d'une lettre, c'est aussi beau qu'une sculpture de Maillol. RD

R.I. : pouvez-vous nous parler de vos publications ?

R. D. : notre connaissance des formes de l'écriture passe par l'Histoire. De statique, avec les moines qui avaient le temps pour eux, pour un acte de transcription de leur pensée du sacré, elle devient dynamique par la production de masse. Devant ce constat et face au manque d'ouvrages dans les bibliothèques, je ressens impérativement le besoin d'écrire *La civilisation de l'écriture*.

Cet ouvrage est le premier livre en français traitant du sujet, le succès est immédiat. Il me nécessita cinq années de recherches et mit en relief l'intérêt de retrouver nos origines.

L'écriture s'embellit dans la conscience du mouvement et s'épanouit dans la beauté de sa lecture (in L'Allégresse de l'écriture de Roger Druet).

Face aux rois de France que je croise en bibliothèque, l'idée me vient d'établir un rapprochement des paraphes et des signatures de ces grands noms ainsi que de leurs faits historiques. C'est ainsi que naît *Dagobert à De Gaulle*. Je découvre ainsi par l'écriture de ces rois que beaucoup d'histoires sont enjolivées : Louis XIV a une écriture de vieille fille, alors que son ministre, Colbert, a l'une des plus belles écritures de France, traduisant son intelligence et sa grande culture. Louis XV avait, quant à lui, son propre calligraphe qui éduquait les filles du monarque.

Surpris par le retentissement de cet ouvrage, je reçois le Prix Emile Girardeau de l'Académie des Sciences Morales et Politiques (récompensant les ouvrages ayant trait aux sciences économiques et sociologiques). Le Président du Sénat me demanda alors d'animer une soirée.

En dehors de ces deux ouvrages importants, je produis chaque année des ouvrages divers en petites séries. Ce sera le fameux Z, livre d'artiste sur un poème de Michel Butor (1987), florilège calligraphique. J'ai travaillé avec bonheur aux côtés de Kenneth White. J'avoue avoir une dilection particulière concernant les commandes privées pour livres d'artistes ou des exemplaires uniques entièrement calligraphiés par mes mains pour le compte d'amoureux du livre.

La lettre est pour moi comme une architecture ; il y a une adaptation de l'écriture à ce que l'on veut dire. L'écriture est un élément de vie ; la pratique de l'écriture demande beaucoup d'humilité. Vivre l'écriture, c'est la jouissance de l'écrit.

R.I. : comment vous définissez-vous en tant qu'artiste ?

R. D. : c'est de ma production postale à ma calligraphie dont je souhaite parler également.

J'ai mis en page 28 timbres : il y a eu en 1980 les séries Faune, Flore, Minéralogie, les Animaux de l'histoire naturelle de Buffon, le bicentenaire de la Révolution française en 1989, le timbre d'Amnesty International, etc.

En typographie je reprendrais à mon compte cette idée de Pazul Valéry, sur les rapports de la musique avec l'espace ou plutôt avec « un » espace qu'elle détermine et définit à chaque instant. Cet espace est un espace-temps. RD

THALIE

L'interprétation de l'oiseau exprime une légèreté, une pureté du trait sur le papier. Il devient écriture en mouvement dans cet espace d'ouïre-ciel. RD

Mon ami José Mendoza me lance sur le chemin des Droits de l'Homme et m'incite à concourir. Le thème en est : « Comment l'écriture peut-elle libérer l'homme ? ». Mon travail remporte le prix : sur un fond manuscrit de lettres et pétitions, Amnesty International s'envole, libre.

La Tête de Christ de Wissembourg, magnifique vitrail conservé au Musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg, représente un travail de transposition de l'image que je reprends entièrement, et je dessine une typographie en rapport avec l'esprit de l'image, d'une manière puissante et en gras pour cette production philatélique.

Il m'a également été donné de créer des réalisations graphiques pour des couvertures de blocs-notes, des calendriers, des abécédaires, des jaquettes de CD et un rideau de scène.

En ce qui concerne ma peinture, je cite volontiers Van Gogh : « Mon pinceau va entre mes doigts comme un archer sur le violon ». De la façon dont je tiens ma plume et que je retiens mon souffle, je n'ai pas le même résultat. Le trait et ma respiration sont intimement liés. Dans le dessin de la lettre, j'inspire au délié et j'expire au plein en descendant.

C'est en suivant les cours d'Ung-No Lee au Musée Cernuschi, pendant plus de deux ans, que j'ai pu comprendre le pinceau dans sa verticalité. L'écriture occidentale, latine penchée pressée par la pensée choisit de transcrire la parole, alors que le maître oriental parle de la nature pour la transformer progressivement en signes.



N.D.L.R.

(1) **Graisse** : épaisseur des traits d'une famille de caractères. On parle de tracés maigre, normal, demi-gras, gras, extra gras (noir) etc.

(2) **Œil de la lettre** : imprimerie : partie gravée dont l'empreinte se communique sur le papier par le moyen de l'impression.

(3) **Ductus** : ordre et direction selon lesquels on trace les traits qui composent la lettre. Chaque type d'écriture possède un ductus propre qu'il convient de respecter pour assurer une écriture fluide et naturelle. Il s'agit d'un des éléments principaux de l'écriture, et donc de la calligraphie.

Ayant une idée, je compose mes toiles en partant de traits de plumes à l'encre de Chine, que la musique fait danser sur le carton et fait souffler le vent de la créativité sur la voile de mon chevalet. Ce rapport avec la musique commence souvent par l'écoute d'œuvres diverses, telles que Anouar Brahem et son Oud (luth arabe), les *Leçons de ténèbres*, de François Couperin. Le rythme et l'expression sont des notions essentielles en musique. C'est cet élan intérieur que je recherche à traduire par le jeu des formes se combinant entre elles, avec le souvenir des tracés du Ductus (3).

«...Dans son aquarelle *Xénie* : la figuration est plus proche d'une notation musicale que d'une lettre. Dans ce labyrinthe de signes, Druet nous introduit à une poésie sonore... » Michel Sicard.

Quand l'écriture s'envole, elle est aérienne et procure une grande satisfaction.
C'est un moment de joie profonde RD

« Les graphies de Roger Druet ont la beauté folle des roses de juillet, l'éclat lointain des paysages hantés de nostalgie, elles font mémoire d'un flamboiement dans la langue qu'on ne peut pas dire, elles célèbrent le furtif et secret passage d'une parole qu'on n'attrape jamais, car peut-être c'est elle qui nous rêve, en rêvant nous entraîne dans l'ouverture infinie de ses arabesques, dans la danse extasiée de ses éblouissantes signatures... (Anne Zali, Conservateur en chef à la Bnf), in *L'Allégresse de l'écriture de Roger Druet*).

Cet amoureux des enluminures du Moyen Age devint très rapidement un virtuose du trait. Le talent de Roger Druet égale sa modestie, sa quête de l'harmonie, de l'équilibre des lignes qui entraîne vers des créations qui ont séduit les plus exigeants.

C'est à Roger Druet que la REVUE INDÉPENDANTE doit les graphismes de sa couverture.

Remerciements

Je remercie Roger Druet pour m'avoir accordé cet entretien. J'ai rencontré un homme de savoir, de cœur, conduisant sa plume, son pinceau, dans des tracés de vie qu'il nous fait rêver.

Bibliographie

D'autres informations sont sur le site www.druet.com

De 1978 à 2009, Roger Druet a publié 17 ouvrages et de nombreux articles de presse. Son dernier ouvrage en date est un merveilleux album, *L'Allégresse de l'écriture*, édité par l'Atelier Perrousseau, les éditions Adverbum et Les Amis de l'Imprimerie de Lyon, en 2009. On trouve, à la fin de cet ouvrage, une recension de toutes les parutions de Roger Druet, ainsi que la liste des expositions, salons, et conférences qu'il a données à travers le monde.

De nombreuses œuvres de l'artiste se trouvent dans les musées de Lyon, Montélimar, Caen, Bruxelles, Offenbach, Tokyo, San Francisco.

Les graphies extrêmes de Roger Druet, par Michel Sicard, édité à l'occasion de l'exposition *Un homme de lettres Roger Druet Calligraphies et typographies*, avec ateliers, animations et conférences, du 29 janvier au 18 juin 2009, au Musée de l'Imprimerie de Lyon.

Musée de l'Imprimerie— 13, rue de la Poulallerie 69002 Lyon
tél. 04 78 37 65 98—www.imprimerie.lyon.fr

PATRIMOINE

Fe = 26

Si le Fer nous était conté

(suite et fin)

par Charlotte Saint-Vincent

Apparition du haut-fourneau et de la fonte : du XV^e au XVIII^e siècle

A partir du XVI^e siècle, l'industrie sidérurgique se développe. La production de fer et de fonte provoque le déboisement des forêts car il faut beaucoup de bois pour alimenter les fours. L'autorisation du roi était nécessaire pour construire un four. Louis XIV avait fait installer 40 kilomètres de tuyaux pour alimenter en eau les bassins du château de Versailles. Un autre combustible remplacera le bois : le coke.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les petits ateliers produisant du fer sont légion. Au musée, de belles serrures ouvragées (dont un chef-d'œuvre de compagnonnage) attirent le regard du visiteur. Le Musée de l'Histoire du Fer a réservé une place d'honneur à Jean Lamour (1698-1771). *Le XVIII^e siècle voit le plein essor de la serrurerie, terme qui désigne, jusqu'au XIX^e siècle, l'art de travailler le fer à des fins esthétiques. Les grilles de la place Stanislas à Nancy (baptisée place Royale par le roi Stanislas, en hommage à son beau-père le roi de France Louis XV) ont été conçues par Jean Lamour et forgées entre 1750 et 1758. Elles sont composées d'une multitude de plaques de fer battu, découpées puis relevées au marteau et rivées. Les éléments du décor dissimulent le travail d'ajustage. En 1767, Jean Lamour a publié le recueil de ses travaux :*

*Recueil
des ouvrages en serrurerie
que
Stanislas Le Bienfaisant
Roy de Pologne
Duc de Lorraine et de Bar
a fait poser sur la place Royale
De NANCY
à la gloire de Louis le Bien-Aimé
Composé et exécuté par Jean Lamour son Serrurier ordinaire
avec un discours sur L'art de Serrurerie et plusieurs autres
dessins de son Invention
Dédié au Roy*

De nombreux éléments « rocaille » des grilles de la place Stanislas sont visibles dans les vitrines du musée.